

A Lyon, une œuvre tout en rails pour le mémorial de la Shoah

Le projet d'Alicia Borchardt et Quentin Blaising, deux jeunes architectes parisiens à peine installés, a été choisi pour ce monument en souvenir de la déportation et de l'extermination des juifs de la région Auvergne-Rhône-Alpes.

Par Richard Schittly (Lyon, correspondant)

Publié le 08 février 2024 à 10h56, modifié le 08 février 2024 à 11h16 · 🕒 Lecture 3 min.



L'œuvre retenue est composée de 1 173 mètres de rails, évocation des 1 173 kilomètres qui séparent Lyon d'Auschwitz. BLAISING & BORCHARDT STUDIO

ILS N'AVAIENT JAMAIS TENTE DE CONCOURS ni même travaillé sur la conception d'un lieu public. Huit mois à peine après avoir créé leur agence d'architecture, dans le quartier de la Bastille, à Paris, Alicia Borchardt, 29 ans, et Quentin Blaising, 33 ans, ont remporté l'appel d'offres international destiné à réaliser le mémorial de la Shoah, en plein cœur de Lyon, d'un budget de 500 000 euros (financés entre autres par la ville, la métropole et la région). Pour une première, c'est un coup de maître ! Les deux jeunes professionnels sont arrivés en tête de quatre-vingt-seize dossiers de candidature aux vingt-cinq nationalités différentes. La commande portait sur un monument à déposer place Carnot, face à la gare de Perrache, pour commémorer spécifiquement la déportation des juifs de la région Auvergne-Rhône-Alpes et leur extermination dans les camps nazis. Dans le dernier carré des dossiers sélectionnés figuraient des agences renommées, ainsi que l'artiste Gérard Garouste.

Blaising & Borchardt Studio a proposé une œuvre osée : un bloc rectangulaire de 12 mètres de longueur et 3 mètres de hauteur entièrement composée de rails de train. Précisément 1 173 mètres de rails, soit symboliquement la distance au millième des 1 173 kilomètres qui séparent la gare de Perrache du camp d'Auschwitz, où près d'un million de juifs, dont six mille cent déportés de la région Auvergne-Rhône-Alpes, ont été massacrés.

« *Nous n'avons pas eu peur de la jeunesse. Leur candidature a rencontré le plus grand nombre d'adhésions du jury. Il ne s'agit pas d'un geste architectural pour épater la galerie. Leur projet n'est pas ordinaire, il porte le message que nous voulons faire passer en étant visible, lisible, accessible et solide* », explique Jean-Olivier Viout, substitut du procureur général Pierre Truche lors du procès de Klaus Barbie, en 1987, à Lyon. Le haut magistrat retraité préside aujourd'hui l'Association pour l'édification d'un mémorial de la Shoah à Lyon. Faute de volonté politique et de financement, le projet a connu dix-huit années d'atermoiements avant d'aboutir. Dans le paysage mémoriel lyonnais, la sculpture géante du Veilleur de pierre, représentant un homme tenant un bouclier, place Bellecour, avait vocation à honorer la mémoire de la Résistance, en mentionnant des noms de camps de concentration et de fusillés, mais pas ceux des camps d'extermination. « *Il fallait combler un manque et clarifier les différentes mémoires de cette tragique période* », indique Jean-Marie Chanon, ancien bâtonnier de Lyon, qui a présidé le jury de six personnalités chargées du choix du monument.

Lorsqu'ils ont candidaté, les deux jeunes architectes ont semblé faire abstraction de toutes les susceptibilités - parfois fortes - qui agitent la mémoire collective, pour se concentrer sur le sens de leur projet. « *Nous sommes partis du lieu, avec l'idée d'ancrer la mémoire dans le quotidien* », explique Quentin Blaising. Le lieu place Carnot, face à la gare SNCF de Perrache. D'où l'évocation du train, vecteur de déportation. D'où le choix des rails, à la fois visuel et pesant, pour exprimer « *la gravité* » dans tous les sens du terme. Le monument rectangulaire, qui sera inauguré en janvier 2025, est ainsi constitué de tiges métalliques entrecroisées, tel un jeu de déconstruction de la voie ferrée. Cette conception massive laisse filtrer la lumière dans les interstices et un passage permet d'aller d'une face à l'autre, dans un chemin qui pourrait être celui d'une prière ou d'une méditation. Les auteurs ont poussé l'utilisation des matériaux ferroviaires pour construire un chemin en ballast autour du monolithe métallique, puis des bancs faits en traverses de bois. Ce qui permet au visiteur d'approcher, de se poser. « *La moitié de l'œuvre est composée de vide. L'idée est celle de la dépose et de la reconstruction, de la résilience d'un peuple* », justifie Alicia Borchardt.

Les jeunes architectes n'ont pas tremblé lorsqu'ils ont évoqué leur projet le jour de la proclamation des résultats, le 31 janvier, au Centre d'histoire de la résistance et de la déportation (CHRD) de Lyon. « *Ce projet nous a accompagnés tous les jours, nous nous sommes plongés dedans avec passion, en sortant de notre discipline* », confie Alicia Borchardt, dans le hall du CHRD, sous une photo géante de Jean Moulin. Après une licence à l'École polytechnique fédérale de Lausanne et un master en architecture à l'Académie royale des beaux-arts de Copenhague, Alicia Borchardt a travaillé dans plusieurs ateliers dont Barozzi Veiga, à Barcelone. Quentin Blaising a travaillé chez Manuelle Gautrand à Paris après son master à l'école de Paris-Malaquais. Les deux jeunes architectes se sont rencontrés à Copenhague, chez Bjarke Ingels Group. Ils ont fondé leur agence à Paris sous influence nordique, avec le souci du bien-être intérieur. Les voici donc lauréats d'un concours hautement concurrentiel. Sans qu'ils formulent vraiment ce qui a guidé leurs pas. Les deux jeunes architectes ont trouvé le chemin de la mémoire « *en allant aux évidences* » dit Quentin Blaising. Son lieu de naissance avant une vie itinérante dans le sillage de ses parents, n'y est peut-être pas pour rien : Lyon. L'origine paternelle allemande d'Alicia Borchardt a aussi probablement joué son rôle dans sa culture mémorielle très forte. Adolescente, elle a visité le camp d'Auschwitz avec ses parents. Elle a su qu'il ne fallait pas oublier.